

gissant d'une telle stérilité. Par hasard, on retrouvera bien sur ce chemin des siècles *ceci et cela*, mais si peu ! « Quoi, si peu pour mille ans !... Mille ans ! mille ans, vous dis-je, et pour cette société de tant de peuples et de royaumes !... » M. Michelet a l'effroi rétrospectif de cette fameuse millième année où tout devait périr, et il ne semble pas bien convaincu encore que le monde n'ait pas fini vers cette époque.

Pour moi, je crois que la fantaisie a d'immenses privilèges, mais que c'est vraiment beaucoup pour elle de mettre ainsi mille ans dans une boutade et de se reposer en croyant avoir enseveli sous une pincée de cendre l'Europe chrétienne. M. Michelet fait entrer ici fort légèrement en quelques pages, en quelques traits, ce qu'il déroule dans plusieurs volumes de son histoire. Il n'a plus pour le moyen âge les tendresses qu'il avait autrefois ; il le fuit avec un véritable effroi, comme s'il sentait encore l'ombre de cette époque s'étendre sur notre tête. C'est l'effroi assez peu scientifique d'une imagination qui perd le sens des grandes réalités du passé et qui prend ses visions pour les lois mêmes de l'histoire. Il n'y aurait peut-être aucune présomption à rassurer cet esprit charmant et trop impressionnable sur le danger d'une résurrection possible du moyen âge dans son ensemble. Le moyen âge est mort définitivement, mort dans sa pensée, dans ses institutions, et tout ce qui s'agite autour de nous ne nous prépare guère à le voir renaître.

Ce n'est plus qu'une période de l'histoire évanouie

pour jamais, — et jugé historiquement dans ses œuvres, dans ses agitations, dans ses lois, dans ses arts, dans toutes ses manifestations, le moyen âge n'apparaîtrait pas assurément avec ce caractère d'irréparable stérilité qui met si bizarrement M. Michelet hors de lui. Il apparaîtrait comme une époque de formation puissante et confuse où le christianisme, au lieu de communiquer la mort, donne la vie, et n'est que la forte discipline sous laquelle se recompose et se coordonne un monde tombé en dissolution. Si vous voulez dire que c'est là le passé et que nous vivons dans le présent, que nous marchons vers l'avenir, un avenir inconnu pour nous, comme il l'a été pour ceux qui nous ont précédés, il n'est point tout à fait nécessaire de recourir à de si fantasques images. Ce n'est pas une raison pour que, nouveaux venus d'hier, plus heureux sans doute et plus favorisés, nous allions renier nos ancêtres qui ont été à la peine, qui ont porté le poids d'un âge plus difficile, pour que nous rabaissons la grandeur de l'inspiration qui en fit des hommes nouveaux.

VI

M. Michelet, je le veux bien, cherche la véritable vie et la vraie loi de la civilisation humaine dans les religions plus anciennes, à la lueur des Védas, au matin de la Perse, sous le soleil de l'Égypte, sous le ciel gracieux de la Grèce. C'est un caprice de littérature. Historiquement et moralement il n'y a qu'un

malheur : une époque et une religion se jugent aussi à leurs fruits. Que sont devenues ces religions où M. Michelet découvre mille beautés fécondes dont il se fait le pontife retardataire ? qu'ont-elles fait de ces contrées qu'elles ont remplies de leur esprit ? Qu'est-il sorti au contraire du moyen âge, de ce temps de désolation et de mort, de ces *mille ans* de stérilité ? Rien, peu de chose, — tout simplement les sociétés modernes qui, au seuil de cette époque, se sont trouvées assez viriles pour faire un pas de plus, pour entrer à marches forcées dans une voie de civilisation où tout s'agrandit et se renouvelle, où le progrès de la veille conduit au progrès du lendemain. Est-ce donc que M. Michelet a vu le christianisme banni du monde ?

Ce n'est point en vérité chose aussi facile qu'on semble le penser de déraciner du cœur d'une civilisation ce qui est son essence et sa force. M. Michelet y emploiera son imagination pétulante et crispée. Il appellera le christianisme le moyen âge, ou il lui donnera toute sorte de noms disgracieux. Il fera une *Bible de l'humanité* pour remplacer l'Évangile, et même il découvrira le *divin Ramayana*. Quoi qu'il dise et quoi qu'il fasse, il a peu de chance d'assister à la victoire de la loi nouvelle dont il se fait l'apôtre de fantaisie, parce que la loi ancienne n'est pas épuisée, parce que cette loi, tombée du haut d'une croix, trouve chaque jour encore son active et féconde application, parce que tout ce qu'il y a de vivace dans le monde moderne vient de là, émane de cette source.

Ce que M. Michelet appelle le progrès n'est, à tout prendre, qu'un archaïsme assez mêlé et passablement équivoque, une exhumation de toutes les vieilleries de la terre. C'est là ce qu'il appelle « l'accord de la pensée moderne avec la haute antiquité. » Ce qu'il y a de nouveau, d'essentiellement progressif, c'est le christianisme, toujours vivant, que le monde d'aujourd'hui n'est pas venu abroger, qu'il vient accomplir, et dont l'empreinte profonde reste marquée dans toutes ses œuvres. Est-ce que la Révolution française elle-même n'est pas une des plus grandes émanations du christianisme, que vous croyez fini, ou plutôt que vous représentez comme n'ayant jamais été qu'un messenger de stérilité et de mort ? Tout ce qui dure, tout ce qui survit de la révolution comme une conquête définitive, tout ce qui en a fait un des événements les plus universels, c'est ce qui était chrétien ; ce qui s'en est allé au contraire, c'est ce mélange de naturalisme et de résurrections artificielles, de fêtes païennes et de constitutions lacédémoniennes.

Est-ce que la pensée chrétienne n'est pas comme un souffle vivifiant au fond de tout ce qui se fait pour adoucir la loi sociale par l'équité, par le respect de la liberté humaine, pour introduire l'égalité parmi les hommes, pour les rapprocher par la solidarité ? Est-ce que la fraternité n'est pas en définitive le nom laïque d'une idée chrétienne ? C'est l'inspiration qui est devenue le sel de la terre. Et quand les esprits s'échauffent de toutes parts sur cette simple question de la division des pouvoirs, de la

distinction entre la puissance religieuse et la puissance civile, entre le spirituel et le temporel en un mot, d'où procède cette pensée? Elle vient tout droit de la contrée aux *petits lacs*, de ce *petit docteur* dont M. Michelet fait le rêve, l'amusement des femmes hystériques de son temps, des « dames agitées, *possédées*,... malades de leur vie impure, » — car il faut bien que la maladie de la femme revienne toujours avec M. Michelet. C'est par le christianisme, et c'était alors une chose étrangement nouvelle, qu'est proclamée pour la première fois cette loi qui abolit la confusion absolutiste des deux pouvoirs, qui affranchit la conscience des dominations extérieures, et qui n'est même pas accomplie encore aujourd'hui.

Le monde moderne a cela de particulier vraiment qu'il est plus chrétien qu'il ne le croit lui-même quelquefois, plus chrétien assurément que l'auteur de *la Bible de l'humanité* ne le suppose, plus chrétien aussi que ne le pensent ceux qui, du haut d'une étroite interprétation, veulent l'arrêter à chaque pas, à chaque progrès, en l'accusant d'être un grand révolté. Tout est là : il n'est pas venu abroger, mais accomplir, par l'abolition de toutes les servitudes, de toutes les iniquités tyranniques.

Et ce qu'il y a de curieux, c'est que le christianisme comme inspiration ne vit pas seulement d'une façon générale dans le mouvement continu de la civilisation ; il vit chez ceux-là mêmes qui croient s'en affranchir, et commencent par attester leur indépendance en le niant ou en le diminuant.

M. Michelet l'avoue avec une candeur un peu triste : « Il est en nos amis, dit-il, autant que dans nos ennemis ; par un million de fils, souvenirs, habitudes, éducation, affections, chacun est lié au dedans, les grands esprits comme les autres... Tels génies de nos jours croient pouvoir encore concilier l'inconciliable... » Et la fantaisie elle-même, qui se croit libre et reine, a ses servitudes intérieures. — Que voulez-vous ? c'est l'effet d'un bon cœur, souvenance des mères, pensées du berceau, peut-être l'image flottante de quelque bon vieux précepteur. C'est bien possible, quoique ces influences de sentiment, ces souvenirs d'enfance n'excluent nullement quelque chose de plus sérieux et de plus réfléchi.

VII

Ce qui est certain, c'est que le christianisme se mêle à la pensée même, ne fait qu'un avec elle, devient quelquefois la raison d'être du talent, et une des plus singulières études serait de rechercher ce qui reste encore d'invinciblement religieux dans les esprits qui se croient le plus libres, le plus irrévocablement affranchis. Ce qu'ils ont d'éloquence, d'élévation, de vigueur ou de finesse tient souvent à ce qu'ils ont gardé de chrétien. C'est la sève mystérieuse de leur intelligence, l'inspiration inavouée de leur talent, le secret de leur originalité. Ils sont comme leur siècle, ils sont quelquefois plus chrétiens qu'ils ne l'imaginent eux-mêmes, et, sans aller bien loin, l'auteur de *la Bible de l'humanité* en est

peut-être un exemple vivant. M. Michelet a beau vouloir paraître un révolté, se déguiser en Hindou, en Persan des époques fabuleuses; il se trahit lui-même à chaque instant, il garde malgré lui l'ineffaçable empreinte de l'initiation première.

C'est le charme de son talent, et, chose plus caractéristique, M. Michelet n'a pas seulement les qualités d'une intelligence imprégnée d'influence chrétienne, il en a, si j'ose le dire, les défauts; il n'est pas seulement chrétien, il a les entraînements, les raffinements dangereux d'un catholique démesuré et excessif par certains côtés. C'est un casuiste très-subtil, un directeur obstiné de la conscience humaine, un confesseur acharné à pénétrer dans les derniers replis; il a toute une galerie de cas épineux, d'aveux surpris à ses pénitentes, car il a des pénitentes. Il a étudié en homme pratique les passions et les tentations; il égale parfois les manuels de théologie morale. Et ce n'est pas tout: M. Michelet a quelque chose de l'échappé du cloître, disais-je, il a surtout les imaginations fort libres de l'un de ces moines dont je parlais, qui, une fois émancipés, touchent à tout avec une candeur redoutable, soulèvent tous les voiles et vous laissent en présence de choses tout à fait humaines et fort simples peut-être, mais dont on n'a pas l'habitude de parler en public.

Depuis qu'il s'est lancé dans cette voie, l'auteur de *la Femme* et de *l'Amour*, il faut l'avouer, ne résiste plus du tout à ces imaginations; il entre dans des détails d'une crudité réaliste qui ne laisse pas

en vérité d'être très-audacieuse. Tout y est, sauf le mot, et encore le mot y est-il quelquefois. Dans ses histoires comme dans ses poèmes en prose, dans son élégie médicale sur la femme comme dans *la Bible de l'humanité*, M. Michelet en vient, malgré lui, à ne plus voir qu'un objet unique, à tout ramener à un invariable point de vue, et vous sentez par exemple que quand il aborde en historien des époques comme la régence, lorsque dans ses études sur les religions il trouve sous la main les mythes égyptiens ou *le Cantique des cantiques*, il va jusqu'au bout. M. Michelet, je le sais bien, a le respect de la reproduction de l'espèce humaine; il y voit quelque chose d'auguste et de religieux, comme un rite sacré du culte de la nature. Ce n'est pourtant pas un motif pour vivre sous cette obsession unique, pour tenir à nous dire à quel jour, à quelle heure, sous quelle impression tel personnage de l'histoire a été conçu, pour décrire les poursuites ardentes de la divinité égyptienne cherchant avec une fougue africaine les membres dispersés de l'époux, de son Osiris, et finissant par les trouver tous, — tous, hors un seul. « Profond désespoir! hélas! celui-ci, c'est la vie! Puissance sacrée d'amour, si vous manquez, qu'est-ce du monde? »

On est bien forcé quelquefois avec M. Michelet de s'aventurer dans des régions scabreuses. Et notez bien que même dans les détails les plus nus, qui ont à peine le vêtement succinct d'une statue antique bien élevée, l'auteur ne se défait pas d'une certaine mysticité. M. Michelet est tout à la fois poète, mé-

decin, physiologiste, casuiste, mythologue et historien. C'est beaucoup sans doute pour former une originalité morale et littéraire des plus curieuses, ce n'est pas assez pour entreprendre la réforme religieuse du monde par un idéal qui n'est pas même nouveau, qui n'est que le résumé plus poétique que scientifique d'une multitude de préjugés antichrétiens.

VIII

Au fond, *la Bible de l'humanité* n'est point autre chose : c'est un recueil de fantaisies brodées par une imagination agacée et nerveuse, qui a des visions, qui a eu surtout la vision de l'oiseau noir, et qui, dans sa mobilité effarée, flotte sans cesse entre toutes les extrémités morales, entre sa nature véritable et la nature qu'elle cherche à se faire.

C'est le livre d'un rêveur transformé par les hasards de la vie en polémiste pétulant et fantasque, et s'il a quelque chose de sérieux, c'est parce que, comme bien d'autres livres nés d'une pensée d'hostilité ou de réserve presque dédaigneuse à l'égard du christianisme, il laisse une impression d'indéfinissable malaise intérieur. Réellement, au milieu des conflits de doctrines qui tendent de plus en plus à envahir notre monde contemporain, et qui dans certaines régions prennent un caractère tout à fait extrême, l'homme moderne est soumis à une étrange épreuve. Pendant qu'il vit, qu'il travaille patiemment, obscurément, aux progrès de chaque jour, il entend

incessamment retentir à son oreille un dialogue de paroles contraires qui ressemble par instants à un choc étincelant d'épées. Il est tour à tour rudoyé ou caressé et attiré dans les sens les plus opposés.

D'un côté on lui dit : Tu n'as plus à hésiter, ton émancipation est au prix d'une renonciation intérieure à des croyances traditionnelles qui consacrent ton immobilité, ton asservissement à une loi invisible dont les prêtres se font les interprètes ambitieux et intéressés. Cette loi, d'où vient-elle? Cesse enfin de croire à son origine surnaturelle et divine. Le christianisme, comme toutes les religions de la terre, est l'œuvre de l'imagination humaine. La science a scruté ses sources, elle a pesé ses principes; il n'est même pas toujours aussi grand que les religions de l'Inde ou de la Perse, et ses mystères ne sont pas plus sacrés. C'est encore une théocratie. Revêts la robe virile en entrant en possession de toi-même et de la vérité par la science.

D'un autre côté, voici l'autre voix qui reprend : La science n'est qu'une ruineuse chimère. Tu n'as pas le droit de regarder au delà de ce que la foi prescrit. Ce que tu appelles la civilisation est une monstrueuse décadence. La liberté, le progrès, sont de faux dieux que ton orgueil a créés, et auxquels il faut renoncer. L'indépendance de la conscience est un mot hérétique qu'on ne peut invoquer que selon les circonstances. Si tu veux rester orthodoxe, tu ne dois pas même examiner ce que la loi spirituelle gagnerait à être affranchie de tout lien d'intérêt terrestre. Tout ce que tu as cru depuis un demi-siècle et bien

plus encore, tu dois l'abandonner et le renier pour rester dans la vraie foi.

L'homme moderne écoute et devient fort perplexe. Il ne voit pas distinctement où on veut le conduire, et il résiste. L'homme moderne en vérité, c'est vous, c'est moi, c'est un peu tout le monde ; car enfin, en dehors des prêtres et des savants nous sommes quelques millions d'hommes dont on joue ainsi l'âme à quitte ou double, si on me permet ce mot, qui réunissons en nous-mêmes la foi chrétienne et l'amour de notre temps, qui n'avons nulle envie de livrer, fût-ce devant une encyclique, tout ce qui est l'essence et la grandeur de la civilisation moderne, mais qui ne nous sentons nullement préparés à retourner avec M. Michelet au culte de Zoroastre ou aux grottes d'Éléphanta. En réalité, au milieu de ces souffles extrêmes, l'homme moderne reste le vrai chrétien, et c'est la condition même des progrès qui l'ont fait ce qu'il est aussi bien que de ceux auxquels il aspire encore.

La science, pour ne parler que d'elle, devient une fantaisie, un péril, quand elle se place trop manifestement en dehors de ce grand courant moral d'inspiration chrétienne. La science est indépendante sans doute, elle a ses privilèges et ses franchises dans la poursuite de la vérité, comme aussi on peut bien, ce me semble, lui demander où elle va, où elle nous conduit, ce qu'elle pense faire de nous. Ici commence le doute que *la Bible de l'humanité* n'est certes pas faite pour éclaircir.

Franchement, est-il bien vrai qu'en affaiblissant le

sentiment chrétien on serve aujourd'hui le progrès et la liberté ? Ne les compromet-on pas au contraire, soit par les réactions auxquelles on donne de trop faciles prétextes, soit en énervant dans l'homme la force morale sans laquelle il ne peut ni conquérir ni maintenir cette liberté qu'il convoite sans cesse ? On en viendrait ainsi à marcher contre son but. Il ne suffit pas de dire comme M. Michelet : « Il faut faire volte-face, et vivement, franchement, tourner le dos... à ce passé morbide qui, même quand il n'agit pas, influe terriblement par la contagion de la mort... Oublions et marchons !... Marchons aux sciences de la vie... Soyons, je vous prie, *hommes*, et agrandissons-nous des nouvelles grandeurs inouïes de l'humanité... »

Tout ceci est bon à dire. Et moi, je me demande en toute sincérité ce que serait un homme selon le cœur et selon la *bible* de M. Michelet. Il aurait, selon toute apparence, des facultés très-raffinées, une imagination très-fertile en métaphores, une intelligence aiguisée et subtile. Il serait on ne peut mieux préparé à goûter les merveilles de la poésie indienne ; il décrirait pour l'amusement de ses contemporains un monde de rêves et de fantaisies. Il n'aurait ni le nerf de l'action pratique ni même le sens des choses réelles, et tandis qu'il flotterait dans les nuages de ses hallucinations, la réalité serait envahie par la force et par les passions serviles. J'aime mieux la religion qui a fait Pascal dans l'ordre de la pensée, Hampden dans la vie civile. Ceux qui tentent de telles entreprises de destruction morale

ne savent pas quelle place occupe encore dans l'âme humaine cette image du Christ qu'ils veulent effacer, et quel vide, quel effroyable vide, se ferait le jour où ils auraient réussi. Ils oublient ce qu'il y a de fortifiant pour les hommes, pour les peuples qui souffrent, dans ce spectacle lointain d'une simple croix en bois du haut de laquelle la justice prend son vol pour reconquérir le monde.

VII

UN HUMORISTE PROTESTANT

MADAME DE GASPARIN

I

Depuis que le protestantisme a fait son entrée dans le monde, le cours des choses a donné un sens nouveau, un sens réel et palpable à cette mystérieuse et libérale parole de Jésus : « Dans la maison de mon père, il y a plusieurs demeures. » L'univers est la grande maison du souverain père de famille ; les demeures différentes sont les religions, les cultes où s'enferment les âmes, où elles habitent, où elles prennent en quelque sorte leur pli et leur caractère.

Entre ces demeures diverses au sein d'une même demeure, il y a eu bien souvent la guerre, il y a eu des haines, des persécutions, des chocs sanglants ; puis est venue la paix. Est-ce bien la paix souveraine et définitive ? C'est du moins une trêve entre habitants séparés de la même maison. On se rencontre, on se visite, on s'accoutume à se respecter un peu plus, à se supporter mutuellement. Il n'y a plus que les têtes vives qui font des sorties, soufflant